

QUATRE ÉPISODES DE LA VIE SENTIMENTALE DE GUSTAVE FLAUBERT

ELISA SCHLESINGER. — EULALIE FOUCAULD
KUTCHIUK-HANEM. — LOUISE COLET

I

Ce serait une erreur profonde que d'imaginer Flaubert impassible et triste parce qu'il fut pessimiste et partisan convaincu de l'art impersonnel. Nul cœur, en effet, ne fut plus sensible que le sien. Et son père, d'ailleurs, bien que sa profession l'obligeât à vivre au contact perpétuel de la douleur, ne s'endurcit jamais et demeura toujours humain et compatissant. « La vue d'un chien souffrant lui mouillait les paupières », conte son fils dans une lettre à George Sand de février 1869, et lui-même proteste « que d'avoir été élevé dans un hôpital et d'avoir joué tout enfant dans un amphithéâtre de dissection ne l'empêche point d'être fort apitoyable ». Toute sa vie, demeura en lui un besoin de tendresse que sa *Correspondance* révèle au premier coup d'œil, et qui se devine, en dépit de son « impassibilité », dans *Madame Bovary*, dans *l'Éducation Sentimentale*, dans *Un Cœur Simple* et même dans *Bouvard et Pécuchet*. Il avait le culte du souvenir, conservait avec des soins pieux ses reliques sentimentales, les objets familiers de ses chers disparus (1). Sans doute affecta-t-il durant sa

(1) Le 15 décembre 1876, il écrit à sa nièce : « Où as-tu mis le châle et le chapeau de jardin de ma pauvre maman? J'aime à les voir et à les toucher de temps à autre. Je n'ai pas assez de plaisir dans le monde pour me refuser celui-là. »

jeunesse une certaine dureté. Mais ce cynisme fort romantique n'était que de surface, et les lettres qu'il écrit à ses intimes lorsque la mort vient prendre son père, sa sœur ou son ami Le Poittevin nous montrent sa vraie nature.

Exalté par ses lectures, il sentit certainement de bonne heure le trouble de Chérubin. A seize ans, il écrit ces lignes :

Ici sont mes souvenirs les plus tendres et les plus pénibles à la fois, et je les aborde avec une émotion toute religieuse. Ils sont vivants à ma mémoire et presque chauds encore pour mon âme, tant cette passion l'a fait saigner. C'est une large cicatrice au cœur, qui durera toujours...

C'est le début du chapitre X des *Mémoires d'un fou*. Et si extraordinaire que cela puisse sembler, l'enfant qui parle ainsi est déjà riche d'expérience amoureuse et la prophétie qu'il énonce va se réaliser. Dès quatorze ans et demi, comme le montre M. Gérard-Gailly dans son excellente étude, Flaubert, en effet, a déjà subi les ravages d'un amour durable (2).

Bien des pages de la *Correspondance* nous en apportent l'aveu. C'est à Trouville, dans l'été de 1836, que débuta cette passion. La femme qui l'inspira se nommait Elisa Foucault et elle était la femme de l'éditeur de musique Maurice Schlesinger. Mais comme Flaubert, dans les *Mémoires d'un Fou*, donne à son héroïne le prénom de Maria, comme Mme Arnoux, dans l'*Education Sentimentale* se nomme aussi Marie, tous les biographes de Flaubert (et moi-même à deux reprises) ont donné à Mme Schlesinger ce prénom de Marie, qui fut, en réalité, celui de sa fille. Il a fallu les patientes investigations de M. Gérard-Gailly pour éclairer complètement

(2) Gérard-Gailly : *Flaubert et les Fantômes de Trouville*, p. 47. Je me range complètement à l'avis de M. Gérard-Gailly. J'avais pensé, un moment, que Flaubert n'avait rencontré Mme Schlesinger qu'en 1837. Les raisons que donne M. Gérard-Gailly pour fixer cette rencontre à l'année précédente me semblent irréfutables.

tous les points obscurs, jusqu'alors, de la vie sentimentale de Flaubert et de Mme Schlesinger.

Ils firent connaissance parce qu'elle avait laissé sur la plage son manteau, et que la marée montante allait le mouiller. Gustave le porta plus loin. C'était une pelisse rouge, à raies noires, avec des franges de soie. Le jour même, au repas de midi, comme tout le monde mangeait à l'auberge dans la salle commune, il entendit quelqu'un lui dire :

— Monsieur, je vous remercie bien de votre galanterie.

Il se retourna : la jeune femme, assise avec son mari à la table voisine, lui parlait.

Dans l'*Education Sentimentale*, trente ans après les *Mémoires d'un fou*, on retrouve le vêtement ramassé et le remerciement de l'inconnue. C'est que ce remerciement est le premier mot qu'il entend d'elle. Le son de cette voix est à jamais gravé dans sa mémoire, comme l'apparition lumineuse du doux visage de cette brune, aux lourds bandeaux « contournant la pointe de ses grands sourcils, et qui semblent presser amoureusement l'ovale de sa figure ». Elle est Maria des *Mémoires d'un fou*. Elle est Emilie Renaud, de la première *Education Sentimentale*, elle est Marie Arnoux de la version définitive de son roman. Elle est toujours semblable à la radieuse apparition de Trouville, à l'aimée de la seizième année; elle a toujours, sous ces noms divers — et jusque sous l'apparence de la triste Maria, de *Novembre* — cette même « splendeur de sa peau brune, cette même séduction de la taille, cette même finesse des doigts ». Elle est toujours celle près de qui « la plus belle beauté blonde eût pâli », celle pour qui il s'est « usé sur place » (3), et celle pour qui toujours il trouve les mots les plus tendres, pour qui toujours il invente les attentions les

(3) Lettre à Mme Schlesinger, du 2 octobre 1856.

plus délicates et dont il dit que « ses enfants lui sont plus chers que des enfants de roi ».

Les *Mémoires d'un fou* nous apprennent comment un adolescent de quinze ans peut s'éprendre d'une femme de vingt-six (ce qui est dans la règle), en être jaloux, souffrir, et ne rien dire de sa passion. Ces pages étaient destinées à Le Poittevin, *alter ego* de Flaubert, et nul autre que ce confident si sûr ne devait les lire. Mais si, jusqu'alors, tout va comme à l'usage, l'histoire devient plus étrange lorsqu'on voit les années passer sans combler la profondeur de ce sentiment.

Au moment qu'il éclôt, Flaubert a l'âge de Chérubin. Il partage les jeux des amies de sa sœur, Gertrude et Henriette Collier, et peut-être même est-il tout prêt de ressentir pour l'aînée des jeunes Anglaises quelque chose de plus vif que la simple camaraderie. Mais Flaubert, comme Chérubin, aime en cette enfant toutes les femmes, obéissant à l'instinct sans que son cœur y soit pour grand'chose. Du jour où il voit Elisa Schlesinger, c'en est fini. Ce n'est plus la femme, mais une femme qu'il aime et qu'il désire.

Elisa était née à Vernon le 23 septembre 1810. Son père, capitaine d'infanterie, retraité après vingt-six ans de service, quatorze campagnes et une blessure, se nommait Auguste-Charles-François Foucault, et avait épousé une jeune fille de quinze ans plus jeune que lui, et originaire de Saint-Germain-en-Laye. Elisa ne naquit que douze ans après ce mariage (4). Elle était fort belle, douée d'une voix émouvante, très musicienne. Les galants ne manquaient point. Elle choisit un officier de la garnison, Emile Judée, lieutenant du train des équipages, et le mariage fut célébré le 23 novembre 1829, à onze heures et demie du soir, selon une ancienne coutume. François Foucault, qui était devenu commissaire

(4) Je résume ces détails d'après M. Gérard-Gailly dont l'ouvrage est indispensable à qui veut connaître cette figure si attachante.

de police pour arrondir sa retraite, put constituer la dot réglementaire, et le jeune ménage ne fut pas trop démuné. Mais il fut malheureux, et bientôt commença un long drame « qui accentua en Elisa le côté silencieux et mystérieux qu'elle possédait déjà par sa nature, et qui agit peut-être comme un frein dans la suite de ses rapports avec Flaubert ». Retenez cette discrète explication de M. Gérard-Gailly. Retenez aussi que Judée s'en fut servir en Algérie, et revint mourir à Vernon plus tard. Lorsque Flaubert rencontre Elisa Foucault à Trouville en 1836, elle a une fillette de trois ou quatre mois, et elle est Mme Schlesinger. Cette fillette, Marie-Adèle-Julie-Monina Schlesinger, fille de Maurice-Adolphe, est née à Paris, 97, rue Richelieu, le 21 avril 1836, dit son acte de naissance; mais son acte de mariage, dressé à l'étranger, dira le 21 janvier, et la contrariété des dates n'est peut-être pas accidentelle... Dans *l'Education Sentimentale*, lorsque Frédéric reçoit les confidences de Mme Arnoux, meurtrie par la vie conjugale, et si lasse, lorsqu'il croit pouvoir tirer avantage des trahisons et de la vilénie d'Arnoux, elle soupire et excuse l'infidèle. Et chaque fois qu'elle se sent tout près de céder — car elle aime Frédéric comme Frédéric l'aime, de toute l'ardeur d'une passion longtemps contenue — un mystérieux souvenir la retient. Respectons ce douloureux mystère, qui n'est point impénétrable. Sans doute nous expliquerait-il *l'Education Sentimentale*.

D'ailleurs, la biographie de Mme Schlesinger suffit à bien éclairer beaucoup de choses demeurées obscures jusqu'au jour où M. Gérard-Gailly publia son livre :

Bien que les dates précises soient une obligation pour l'historien, écrit-il, et parfois même d'un grand secours pour le psychologue, nous nous lierons à des convenances d'un autre ordre et nous ne produirons pas ici le mariage d'Elisa Foucauld avec Maurice Schlesinger, non plus que la date qui la fit veuve d'Emile Judée...

Maurice Schlesinger, né à Berlin le 3 octobre 1797, était fils d'un éditeur de musique, fondateur de la *Berliner allgemeine musicalische Zeitung* (5). Ce Martin Adolphe Schlesinger, devait laisser la maison berlinoise à son second fils Henri. Maurice, l'aîné, s'enrôle dans les hussards de Brandebourg, prend part à la campagne contre la France en 1814 et 1815, revient à Berlin, puis à Dresde et à Vienne et s'établit à Paris. D'abord employé chez un libraire, Bossange, il veut fonder, en 1823, une maison; mais le préfet de police lui refuse l'autorisation à cause de ses idées libérales, et il se rabat sur l'édition musicale. Lisez dans les Mémoires de Wagner (*Ma Vie*, tome I) le portrait que celui-ci en a tracé, voyez comme Schlesinger sut exploiter les compositeurs de son temps et vous trouverez que le portrait que Flaubert en a donné (sous les traits d'Arnoux) est fort ressemblant et plutôt flatté. Car l'éditeur n'avait guère de scrupules : même certaine histoire de contrefaçon (pour le *Stabat* de Rossini) le mène devant le Tribunal Correctionnel en 1841. Bref, se souvenant de tout cela dans *l'Education Sentimentale*, Flaubert, cependant, montre son Jacques Arnoux un peu plus naïf, tant il garde de reconnaissance au modèle, de s'être trouvé sur sa route à Trouville.

Trouville... Schlesinger devine l'avenir de ce village et se hâte d'acheter et de construire : l'Hôtel Bellevue lui appartient. La *Revue Musicale* publie le compte-rendu des fêtes qu'on y donne, cite les noms des artistes qui s'y font entendre et constate que « l'élite parisienne passe l'été dans ce délicieux pays ». *L'Education Sentimentale* transpose toutes ces choses : on reconnaît les éléments que la vie réelle fournit au romancier. Celui-ci, étudiant en droit, est devenu l'ami de la famille, retrouvée à Paris. Mme Schlesinger avait laissé à Trou-

(5) La famille était israélite. Maurice se convertit au catholicisme pour épouser Elisa.

ville presque un enfant. Elle revit un homme dans toute « sa jeune et héroïque beauté ». Les grands yeux de la douce Elisa durent s'emplir d'étonnement :

L'admiration ancienne et muette de l'enfant lui était rapportée identique par le regard de l'homme. Quelle importance et quelle plénitude soudain restituées à ce qu'elle n'avait cru être qu'une jolie effusion puérile. Quel choc, à l'heure où l'on s'accommode déjà moins de la désillusion conjugale et où on n'a plus devant soi cette même étendue de chemin dont la jeunesse espère toujours, sans en être pressée, des compensations vagues et fleuries (6).

Le jeune étudiant est accueilli en intime. Le caractère liant de Schlesinger facilite les choses. Bientôt, malgré les vingt-quatre ans de distance, Flaubert appelle tout bonnement l'éditeur Maurice, et bientôt Elisa ne peut douter qu'elle est aimée. Les relations alors se développent entre la famille de Flaubert et ses amis parisiens : le voisinage de Trouville y aide. Volontiers, Schlesinger s'arrête à Rouen : Gustave l'a conquis. Conquête explicable : il est si séduisant, ce grand garçon, lorsqu'il veut plaire ! Et il faut bien qu'il s'en donne la peine, car Maurice est fort occupé. Dans son *étrange magasin* de la rue Richelieu, comme dit Richard Wagner, passent et séjournent toutes les « célébrités » du temps. Henri Heine le qualifie de « souverain maître des musiciens ». Il est l'ami de Liszt, de Berlioz, de Meyerbeer, d'Halévy, d'Auber. Mais il trouve le temps d'être le camarade aîné de Flaubert.

Quand Flaubert fit-il l'aveu de son amour à Elisa ? Quand eut-il le courage de parler ? Comment la déclaration fut-elle accueillie ? La réponse est dans *l'Education Sentimentale*. Et il y a tout lieu de croire que ce grand amour partagé demeura cependant platonique (7). Peut-

(6) Gérard-Gailly, *loc. cit.*, p. 80.

(7) M. Gérard-Gailly montre que dans la première *Education*, le caractère d'Emilie est d'une vérité étonnante jusqu'au moment où elle se donne à Henry et qu'à partir de ce passage il cesse d'être aussi précis.

être ne le fût-il pas demeuré si, en 1843-1844, Flaubert n'avait subi les premières atteintes du mal qui devait si profondément changer sa vie.

Mais la tendresse demeure en eux, plus vive encore de tout le regret qui s'y mêle. Des rêves la nourrissent, et puis, de temps en temps, de brèves entrevues. Flaubert vit (c'est lui qui le dit) dans un *désespoir* réfléchi, comme son héros de la première *Education*, ce Jules dont « en un seul jour le malheur a ravi toutes les amours, toutes les espérances, comme en une nuit un loup affamé emporte tout un troupeau »...

En 1846, Schlesinger éprouve de gros embarras et se voit obligé de céder le magasin de la rue Richelleu, les éditions et les instruments à Louis et Gemmy Brandus, israélites associés à un M. Dufour. Ainsi Arnoux, dans *l'Education*, vend *l'Art Industriel*... Les grands yeux d'Elisa, moins que jamais, ne purent sourire sans larmes lorsque Gustave la revit.

Et c'est à Trouville que Flaubert va désormais rechercher ses souvenirs, Trouville, la « plage de ses passions »...

Le 23 octobre 1849, ses *Notes de voyage* nous le montrent prenant congé de Maurice avant le départ pour l'Orient. Pas un mot d'Elisa. Mais jusque là-bas les « fantômes de Trouville » l'accompagnent, et quand il passe le Jourdain, il note que le fleuve biblique a la largeur de la Touques entre Pont-l'Evêque et Trouville. Il rapporte dans ses bagages de l'eau puisée à l'endroit où Jean baptisa Jésus. Songe-t-il alors qu'il offrira cette eau à Mme Schlesinger pour le baptême de son petit-fils (8)?

Bientôt d'ailleurs Flaubert se désintéresse du personnage. Preuve, dit M. Gérard-Gailly, qu'il cesse alors d'emprunter à ses souvenirs le fond même et les détails de son livre. Et puis il faut remarquer que rien parmi tous les papiers et les lettres exhumés depuis la mort de Flaubert ne permet de soupçonner qu'il y ait eu entre Elisa et Gustave des rapports d'amants.

(8) « Je m'associe du plus profond de l'âme aux souhaits de bonheur

Tandis que Flaubert voyage, les affaires de Schlesinger périclitent. Il doit quitter la France, est emprisonné trois mois à Koesen, en Prusse, pour avoir tenu des propos subversifs, et finalement s'établit à Bade vers 1850. Au retour, Flaubert ne trouve donc plus ses amis. Trouville, où il va se « plonger dans un bain de souvenirs » est méconnaissable. Mais sa maison reste, l'hôtel Bellevue. Et il écrit à Louise Colet des lettres navrantes, désespérées — toutes pleines d'une tendresse inspirée par l'autre, le fantôme qu'il est venu poursuivre ici.

Les Schlessinger, dans leur détresse, ont pourtant réussi à sauver l'Hôtel Bellevue. Tout n'est donc point rompu entre eux et la France. M. Gérard-Gailly a eu sous les

que vous faites pour votre chère enfant, moi qui suis certainement sa plus vieille connaissance. Car je me la rappelle à trois mois, sur le quai de Trouville, au bras de sa bonne, et tambourinant contre les carreaux, pendant que vous étiez à table, dans le coin à gauche. Il y avait eu un bal par souscription et une couronne de feuilles de chêne était restée suspendue au plafond. Vous rappelez-vous ce soir de septembre où nous devions nous promener sur la Touques, quand, la marée survenant, les câbles se sont rompus?... Et Maurice qui avait rapporté de Honfleur, et à pied, un melon gigantesque sur son épaule, retrouva de l'énergie pour crier plus fort que les autres... J'entends encore sa voix vous appelant dans la foule : ZAZA!... Jamais non plus je n'oublierai votre maison de la rue de Grammont, l'exquise hospitalité que j'y trouvais, ces dîners du mercredi qui étaient une vraie fête dans ma semaine. Pourquoi faut-il donc qu'habitant maintenant Paris, j'y sois privé de vous? Souvent je passe chez Brandus pour avoir de vos nouvelles et l'on me répond invariablement : « Toujours à Bade! »... L'année ne se passera pas sans que je vous voie... Vous me préviendrez quand il faudra que je vous expédie — si je ne vous l'apporte pas auparavant — l'eau du Jourdain. Il y a des gens (ceci pour vous donner une idée des bourgeois actuels) qui m'avaient conseillé de l'envoyer à S. M. l'Empereur Napoléon III pour en baptiser le prince impérial. Mais je la gardais toujours sans trop savoir pourquoi, sans doute dans le vague pressentiment d'un meilleur usage; en effet votre petit-fils me sera plus cher qu'un enfant de roi. »

Cette lettre est datée du 2 octobre 1856. Il y a juste vingt ans que Flaubert a ramassé le manteau d'Elisa sur la plage de Trouville. Il n'a oublié aucun détail...

Dans les *Mémoires d'un Fou*, on lit ces lignes : « Son mari tenait le milieu entre le commis voyageur et l'artiste. Je le vis une fois faire trois lieues à pied pour aller chercher un melon à la ville la plus voisine. »

Mme Schlesinger, dans la lettre à laquelle Flaubert répond, avait parlé de ses cheveux blancs. Il écrit : « Je ne puis, moi, vous rien dire des miens, car me voilà bientôt privé de cet appendice... J'ai considérablement vieilli... Quant au dedans, je me suis usé sur place, comme les chevaux qu'on dresse à l'écurie, ce qui leur casse les reins... » Ainsi dans l'*Education Sentimentale* Marie Arnoux montrera ses cheveux blancs à Frédéric aux dernières pages du roman...

yeux de nombreuses lettres d'Elisa. Beaucoup sont datées de Bade; quelques-unes portent un timbre français. La correspondance de Flaubert ne permet pas de répondre à la question qu'on se pose. Mais, en septembre 1856, les Schlesinger invitent Flaubert au mariage de Maria, leur fille, avec M. Christian-Frédéric Leins, architecte, maire de Stuttgart, homme fort distingué, mais de vingt ans plus âgé que la jeune épouse. Celle-ci — fut-ce par dépit de n'avoir pu demeurer en France? — professa bientôt une gallophobie extrême. Elle eut six filles et un garçon. Et l'eau du Jourdain ne servit pas : elle les fit protestants...

Flaubert ne va point — du moins cette année-là — à Bade : les difficultés avec la *Revue de Paris*, le procès de *Madame Bovary* le retiennent. Mais il reçoit des lettres lui prouvant que la chère Elisa suit, de Bade, les événements avec anxiété.

Puis des années passent. Les lettres (publiées) sont fort rares. Mais le souvenir demeure plus vif, plus précis et plus doux que jamais : il va se cristalliser bientôt sous la forme d'un chef-d'œuvre — tendre hommage de Flaubert à son passé : *l'Education sentimentale*. Et comme la *Correspondance* de ces années renferme encore des aveux brûlants :

J'ai dans ma jeunesse démesurément aimé, aimé sans retour, profondément, silencieusement... Chacun de nous a dans le cœur une *chambre royale*. Je l'ai murée, mais elle n'est pas détruite!

A qui écrit-il cela? A Amélie Bosquet, comme il a fait le même aveu à Louise Colet, car dès qu'il est question d'amour, c'est Elisa qu'il revoit (9).

(9) La lettre à Amélie Bosquet est de novembre 1859. Amélie Bosquet ayant fait allusion au livre de Louise Colet, *Lui*, Flaubert répond : « Pourquoi, aussi, plaisantiez-vous? Pourquoi faisiez-vous comme les autres? Car on a sur moi une opinion toute faite, et que rien ne déracinera (je ne cherche pas, il est vrai, à détromper le monde), à savoir que je n'ai aucune espèce de sentiment, que je suis un farceur, un coureur

En juillet 1866, Flaubert va rejoindre Du Camp à Bade — Du Camp avec lequel il est presque brouillé. Pourquoi ce voyage? Parce que, nous révèle M. Gérard-Gailly, il est alors en pleine rédaction de son nouveau livre, et qu'il *vit* si intensément ses personnages qu'il ne peut résister au désir de retrouver Elisa. Transposez l'avant-dernier chapitre de *l'Education Sentimentale* : au lieu que ce soit Marie qui vienne revoir Frédéric, c'est Gustave qui accourt chez Elisa...

Lui parla-t-il du roman qu'il était en train d'écrire? Certainement. Mais lui dit-il qu'il l'écrivait à sa gloire? Peut-être... Que se passa-t-il dans l'esprit de Maurice Schlesinger lorsque le livre lui parvint? Que se passa-t-il dans celui d'Elisa? On ne sait... Elle dut contempler longuement dans son souvenir et en son regret l'enfant de quatorze ans et demi qui avait, un jour d'été, ramassé son châle sur une plage, qu'elle avait « ravagé » d'amour, et qui l'en remerciait par un chef-d'œuvre.

M. Gérard-Gailly a retrouvé les livres que Flaubert envoyait à Mme Schlesinger. Tous sont conservés, avec leurs dédicaces. Il en manque un, et c'est *l'Education Sentimentale*.

de filles (une sorte de Paul de Kock romantique?), quelque chose entre le Bohème et le Pédant; quelques-uns prétendent même que j'ai l'air d'un ivrogne, etc... Je ne crois être, cependant, ni un hypocrite ni un poseur. N'importe. On se méprend toujours sur moi. A qui la faute? A moi sans doute. Je suis plus élégiaque qu'on ne croit, mais je porte la pénitence de mes cinq pieds huit pouces et de ma figure rougeaude...

« Je suis encore timide comme un adolescent et capable de conserver dans des tiroirs des bouquets fanés. J'ai, dans ma jeunesse, démesurément aimé, aimé sans retour, profondément, silencieusement. Nuits passées à regarder la lune, projets d'enlèvements et de voyages en Italie, rêves de gloire pour *elle*, tortures du corps et de l'âme, spasmes à l'odeur d'une épaule et pâleurs subites sous un regard, j'ai connu tout cela, et très bien connu. Chacun de nous a dans le cœur une chambre royale; *je l'ai murée*, mais elle n'est pas détruite.

« On a parlé à satiété de la prostitution des femmes, on n'a pas dit un mot sur celle des hommes. J'ai connu le supplice des filles de joie, et tout homme qui a aimé longtemps et qui voulait ne plus aimer l'a connu. »

Eulalie Foucauld, Louise Colet, Rouchouk-Hanem, tous ces noms de femmes et tous ces souvenirs, que sont-ils auprès de cette passion silencieuse, de ce grand amour pour Elisa?

En février 1871, Maurice Schlesinger meurt. Et Flaubert « envoie avec un retard de trente-cinq ans sa première lettre d'amour à Elisa. Une lettre d'amour? Si peu de chose! Un simple changement dans le formulaire d'appellation mais qui nous apporte la preuve irréfutable de leur ancien accord et aveu : Flaubert rejette l'éternel « Chère Madame » de toutes ses lettres antérieures et il écrit : « Ma vieille tendresse, ma toujours aimée. » Pourquoi? Parce qu'il le lui a dit autrefois tête à tête (10) ».

Elisa est obligée de venir en France, d'aller à Trouville, pour la succession : l'Hôtel Bellevue est toujours à elle. Elle y attend Flaubert : il ne peut y venir, sa mère est mourante; alors, c'est elle qui s'arrête à Croisset le 8 novembre 1871 (11).

Ils se revirent à Paris, à Croisset. Il assista, le 12 juin 1872, au mariage du « petit Maurice » avec Mlle Ruggieri, fille de l'artificier, et il pleura (12).

La dernière lettre de Flaubert à Mme Schlesinger porte la date du 8 octobre 1877. Elle dit :

Ma vieille amie, ma vieille tendresse, je ne peux pas voir votre écriture sans être remué... Je continue à écrire, mais je ne peux plus publier, jusqu'à des temps meilleurs, du moins. On m'a donné un chien; je me promène avec lui en regardant l'effet du soleil sur les feuilles qui jaunissent, et, comme un vieux, je rêve sur le passé — car je suis un *vieux*. L'avenir pour moi n'a plus de rêves, mais les jours d'autrefois se représentent comme baignés dans une vapeur d'or. Sur ce fond lumineux où de chers fantômes me tendent les bras, la figure qui se détache le plus splendidement, c'est la vôtre. Oui, la vôtre!... O pauvre Trouville!... C'est à moi, dans nos partages, que Deauville est échu. Mais il me faut

(10) Gérard-Gally, *loc. cit.*, p. 174.

(11) Marie-Adèle de Leins devint, par cession de la part de son frère, seule propriétaire de l'hôtel. Les de Leins l'affermèrent pour la somme de vingt mille francs par an.

(12) Cf. Lettre de Flaubert du 23 juin 1872 à sa nièce.

le vendre, pour me faire des rentes... Comment va votre fils? Est-il heureux? Ecrivons-nous, de temps à autre, ne serait-ce qu'un mot, pour savoir que nous vivons encore. Adieu et toujours à vous.

S'écrivirent-ils encore? Peut-être. Se revirent-ils? On ne sait.

Mais en 1876, quand la ruine de Commanville plongera Flaubert dans les plus sombres pensées, c'est à Trouville qu'il redemandera quelque force, et, pour supporter sa misère, il en évoquera les fantômes chers. Vous les retrouverez dans *Un Cœur Simple*...

En 1881, Flaubert mort, Du Camp était à Bade. Le hasard d'une chasse le mena dans la campagne, près de l'asile d'Illenau. Les grilles s'ouvrirent et des femmes s'avancèrent vers le bois, sous la conduite d'une surveillante. Et parmi ces folles qui faisaient leur promenade quotidienne, une femme le salua. Il reconnut Elisa Foucault, — Mme Arnoux, — celle que le grand Flaubert avait tant aimée (13).

Folle par intermittences, elle retrouvait sa raison à l'asile et la reperdait bientôt, une fois livrée à la vie du monde. Et c'est elle-même qui réclamait d'être de nouveau internée.

Avait-elle su la mort de Flaubert? Et lui, avait-il connu cette claustration parmi les folles de son cher « fantôme splendide », de sa « toujours aimée »? On veut espérer qu'il l'ignora...

Mais il était juste, n'est-ce pas, que cette belle et pure Elisa prît place auprès des femmes dont le nom demeure glorieux, parce que dans leur amour quelques hommes de génie trouvèrent l'inspiration des songes dont les autres hommes bercent leurs souffrances.

(13) *Souvenirs Littéraires*, II, 477. — M. Gérard-Gailly a retrouvé l'acte de décès d'Elisa Schlesinger. Elle mourut à Illenau le 11 septembre 1888.

II

Aux chapitres XV et XVI des *Mémoires d'un Fou*, on lit ces lignes :

Je me suis efforcé d'attacher mon cœur à d'autres passions; il a glissé dessus comme une glace... La vanité me poussa à l'amour — non, à la volupté; non, pas même à cela, à la chair. On me raillait de ma chasteté, j'en rougissais, elle me faisait honte, elle me pesait comme si elle eût été de la corruption. Une femme se présenta à moi, je la pris, et je sortis de ses bras plein de dégoût et d'amertume. Mais alors, je pouvais faire le Lovelace d'estaminet; j'étais un homme, alors; j'avais été comme un devoir faire du vice, et puis je m'en étais vanté. J'avais quinze ans, je parlais de femmes et de maîtresses. Cette femme-là, je la pris en haine; elle venait à moi, je la laissais; elle faisait des frais de sourire qui me dégoûtaient comme une grimace hideuse... J'avais été éteindre dans la boue ce feu sacré de mon âme. Oh! Maria, j'avais été traîner dans la fange l'amour que ton regard avait créé, je l'avais gaspillé à plaisir, à la première femme venue, sans amour, sans désir, poussé par une vanité d'enfant, par un calcul d'orgueil, pour ne plus rougir à la licence, pour faire une bonne contenance dans une orgie! Pauvre Maria... Et puis j'en eus honte comme d'une lâche profanation : j'aurais voulu cacher à mes propres yeux l'ignominie dont je m'étais vanté. Je me reportais à ces temps où la chair pour moi n'avait rien d'ignoble et où la perspective du désir me montrait des formes vagues et des voluptés que mon cœur me créait. Non jamais on ne pourra dire tous les mystères de l'âme vierge, toutes les choses qu'elle sent, tous les mondes qu'elle enfante. Comme ses rêves sont délicieux! comme ses pensées sont vaporeuses et tendres! comme sa déception est amère et cruelle!... Avoir aimé, avoir rêvé le ciel, avoir vu tout ce que l'âme a de plus pur, de plus sublime, et s'enchaîner ensuite dans toutes les lourdeurs de la chair, toute la langueur du corps! Avoir rêvé le ciel et tomber dans la boue! Qui me rendra maintenant toutes les choses que j'ai perdues,

ma virginité, mes rêves, mes illusions, toutes choses fanées, pauvres fleurs que la gelée a tuées avant d'être épanouies!

Cette confession est vraie. Ces cris de désespoir sont sincères : c'est la banale histoire de beaucoup d'hommes, mais que bien peu déplorent avec cette amertume, car bien peu portent dans leur cœur un si grand amour... Mais un collégien romantique peut-il n'être pas byronien (14)?

La scène se passa environ 1837. Quatre ans plus tard, alors qu'il voyageait avec le Dr Cloquet, Flaubert s'arrêtait à Marseille. Un matin, rentrant d'une pleine eau dans la Méditerranée, il aperçut dans la cour de l'hôtel Richelieu une jeune femme au regard langoureux. Il s'enhardit, l'approcha. Ce fut une rapide idylle, ou plutôt une flambée des sens. Mais toujours replié sur ses souvenirs et vivant dans le passé, Flaubert, chaque fois qu'il revint à Marseille, promena sa mélancolie devant ces fenêtres obstinément closes de l'hôtel Richelieu. La dernière fois qu'il y alla, content les Goncourt, ce fut quand il se rendit à Tunis pour préparer *Salammbô*. Il ne retrouva plus la maison qu'à chacun de ses voyages il avait été voir. Il regarda, chercha, et s'aperçut que c'était un bazar de jouets dont le premier étage était occupé par un coiffeur. « Il y monta s'y faire raser et reconnut aux murs le papier de la chambre (15). »

On retrouve dans les lettres à Louise Colet, de septembre et octobre 1846, plusieurs passages relatifs à cette Mme F... (la dernière édition précise même Foucaud), car Flaubert eut la singulière idée de charger

(14) Cf. ce passage d'une lettre du 24 septembre 1846 : « Le temps est loin où je me faisais un devoir d'aller régulièrement passer la nuit de la Saint-Sylvestre chez les filles. Encore, dans ce temps-là, c'était plutôt une manie que l'attrait du plaisir... » — Sur cette fanfaronnade de Lovelace de collège, voir *Journal des Goncourt*, II, 271 : « cela ne m'amusait pas du tout, mais c'était pour la galerie », dit Flaubert rapportant un propos du même genre.

(15) *Journal des Goncourt*, I, 313.

sa maîtresse de faire parvenir une lettre à la jolie voyageuse rencontrée jadis à Marseille — et trouva étrange qu'elle n'acceptât la commission que de mauvaise grâce. Alors pour la calmer, il lui dit :

Cette créature-là n'avait pas pour elle une très grande intelligence, mais ce n'était pas là ce que je lui demandais. Je me rappellerai toujours qu'elle m'écrivit un jour « otomate », ce qui excita beaucoup mon hilarité (expression parlementaire). A part les moments purement mythologiques, je n'avais rien à lui dire. Au bout de huit jours que nous aurions vécu ensemble, j'en aurais été assommé. Tout le monde n'est pas toi, car toi, tu as pour attirer les gens des charmes secrets dont ils ne se doutent pas... (16)

De cette petite trahison envers Eulalie Foucaud, qui l'avait comblé de délices, le pauvre Flaubert ne se doutait point alors que, quatre-vingts ans plus tard, ses reliques d'amour vendues à l'encan nous donneraient une émouvante preuve. Sous le n° 89 du *Catalogue de la Vente à l'Hôtel Drouot de la Succession de Mme Franklin Grout*, « Manuscrits de Gustave Flaubert, lettres, autographes et objets provenant de sa succession », on pouvait lire :

Eulalie. Dans une chemise dont les six cachets en cire noire sont brisés, et portant de la main de Flaubert, à l'extérieur, ces lignes : « Rouvert en septembre (?) » — puis, plus loin, à l'intérieur : « Rouvert et parcouru la nuit du 21 mars 1846, où j'ai relu les lettres de Marseille avec une singulière impression de regret — Pauvre femme! Est-ce qu'elle m'aurait aimé vraiment?... »

2 heures moins le quart...

Quatre lettres dont le verso forme enveloppe avec l'adresse : « Monsieur Hamard, rue Saint-Hyacinthe, Saint-Michel, 29, pour M. Gustave Flaubert, Paris. »

(16) Lettre du 4 octobre 1846, t. I, p. 154 de la nouvelle édition Cornard (1926).

Ces quatre lettres tendres et passionnées (17) évoquent une aventure d'amour de Flaubert à Marseille et sont signées *Eulalie*. Ce prénom a permis à quelques initiés de deviner une personnalité que nous ne pouvons dévoiler (18).

Suivent ces extraits :

...Avant de t'avoir vu, de t'avoir possédé, je vivais comme une *automate*, mais, ô Gustave, depuis que tes baisers de feu ont répondu aux miens, depuis que ton âme ardente a réveillé mon âme, tu es devenu pour moi le souffle créateur, et désormais, vivre sans cet amour qui fait tout mon bonheur serait au-dessus de mes forces...

(16 janvier 1841.)

...Gustave, ô mon Gustave bien aimé, que je te plains si tu souffres autant que moi, pauvre femme exilée sur la terre, indifférente à tout, je croyais mon cœur fermé à toutes les sensations, tous les désirs, Gustave, tu m'as enivrée d'un feu dévorant, nos cœurs se sont compris, j'ai repris une nouvelle existence, mais pour regretter et souffrir.

.....
Je t'aime au contraire plus que jamais, et, comme toi, je te dirai : Ecris-moi souvent, beaucoup, ce ne sera jamais autant que je désire. Pense à moi tous les matins, tous les soirs en te couchant et donne-moi tes premières et tes dernières pensées comme tu as les miennes...

(16 février 1841.)

Le Figaro du 14 novembre 1931 a reproduit de longs extraits de ces quatre lettres d'Eulalie Foucaud de Lenglade à Gustave Flaubert. On y trouve les marques d'une passion brûlante, mais on y voit si peu de fautes d'orthographe (ce qui serait pardonnable) ou de syntaxe (ce qui le serait moins) que M. Maurice Monda, les commentant, pouvait parler de leur « tenue littéraire ». Ce

(17) Datées de Marseille, janvier à août 1841.

(18) Ce qui ne suppose pas que ces « initiés » possèdent des pouvoirs surnaturels, puisqu'on trouve le nom de Mme Foucaud en toutes lettres aux pages 327 (Mme Foucaud de Lenglade, y lit-on), 342, 352, 353 du tome I de l'édition Conard.

pauvre Flaubert, en proie à l'irascible Louise, a calomnié la tendre Eulalie — comme il se calomnierait lui-même, et sa toujours chère Elisa avec lui, lorsqu'il écrira (encore pour apaiser Louise Colet au sujet de Mme Foucaud) :

J'ai eu d'autres aventures, mais de toutes ces bêtises-là qui, même dans le temps, ne m'entraient pas bien avant dans le cœur, je n'ai eu qu'une passion véritable. J'avais à peine quinze ans; ça m'a duré jusqu'à dix-huit, et quand j'ai revu cette femme-là après plusieurs années, j'ai eu du mal à la reconnaître. Je la revois encore quelquefois, mais rarement, et je la considère avec l'étonnement que les émigrés ont dû avoir quand ils sont rentrés dans leur château délabré (19).

Pauvre Flaubert! Celui qui peut jurer qu'il n'aurait pas menti en de pareilles circonstances, qu'il lui jette donc la pierre!...

Eulalie, dans sa lettre du 6 mai, écrit : « Je ne suis point encore fixée sur mon voyage d'Amérique... » et le 6 août : « Si je pars, si je fais mon long voyage, je te retrouverai au retour, et, je l'espère, mes cheveux n'auront pas blanchis (*sic*), car mon absence sera courte... » Elle partit. Et Flaubert, je crois, ne la revit jamais.

Où allait-elle? On a dit au Pérou, parce que les Goncourt ont parlé, à propos de cette aventure marseillaise, de « femmes de Lima descendues avec un mobilier d'ébène incrusté de nacre qui faisait l'émerveillement des voyageurs (20). Mais dans sa lettre du 20 septembre 1846 à Louise Colet, et qui est demeurée inédite jusqu'en 1926, Flaubert nous apporte lui-même la lumière :

A propos, demande donc à ton cousin, puisqu'il a habité Cayenne, qu'il te donne des nouvelles de deux personnes, M. Brache, et Mme Foucaud de Langlade. Cette dernière doit n'y plus être depuis longtemps.

(19) Lettre du 8 octobre 1846 à Louise Colet.

(20) *Journal des Goncourt*, I, 313, 1860.

La femme « entrevue dans un *patio* tout plein de fleurs des tropiques, et où chantait au milieu d'un jet d'eau » la belle Péruvienne était, semble-t-il, une jeune Marseillaise, qui allait rejoindre son mari à la colonie :

S'il faut que je quitte encore une fois la France, ma mère, ma fille chérie, et tout ce qui m'est cher — confie-t-elle à Gustave le 6 mai — ce sera pour moi un chagrin bien grand, mais il faut que je le cache à ma mère. Elle est déjà si affligée d'un départ qu'elle voit nécessaire et qu'elle croit peu me toucher. La seule chose qui peut me donner un peu de force et de courage, c'est la certitude de te voir, soit avant mon départ, soit à mon retour, car, bien certainement, ou je ne reverrai pas la France, ou tu seras le premier que je presserai sur mon cœur.

Alors, à la question qu'il se posait à lui-même en relisant ces lettres d'Eulalie : « Est-ce qu'elle m'aurait aimé vraiment? », il n'est pas difficile de répondre... Et peut-être même Flaubert aurait-il pu s'interroger aussi et se demander : « Ne l'ai-je pas aimée moi-même? » Mais la « singulière impression de regret » qu'il avoue avoir éprouvée devant ces pauvres feuilles déjà jaunies est aussi une réponse. Poursuivant un rêve insaisissable, hanté par le « fantôme de Trouville », il a cherché, ici et là, non point l'impossible oubli, mais l'illusion d'un bonheur inaccessible. Et il s'est leurré sciemment :

Quand je lui écrivais, avec la faculté que j'ai de m'émouvoir par la plume, je prenais mon sujet au sérieux, mais seulement pendant que j'écrivais (21)...

Et bien des fois (nous l'avons vu), n'écrit-il pas de même à Louise Colet ce qu'il eût souhaité d'écrire à Elisa?

« Si le « bovarysme », comme l'a défini Jules de Gaultier, est la faculté de se concevoir autre qu'on n'est,

(21) Lettre du 8 octobre 1846, à Louise Colet.

comme il avait raison de dire : « Madame Bovary, c'est moi ! »

III

A plusieurs reprises, dans ses *Notes de Voyage* aussi bien que dans sa correspondance, Flaubert parle d'une almée, Kutchiuk-Hânem, chez laquelle il passa une nuit pendant son voyage sur le Nil (22). Si l'on ne tenait compte que de sa durée, l'épisode ne vaudrait évidemment point la peine qu'on le rapportât. Mais il a laissé dans la mémoire du romancier un souvenir profond, et qui a trouvé, plusieurs fois, son expression littéraire; il a, de plus, inspiré un poème fort connu de Louis Bouilhet; enfin, comme Mme Foucaud, l'almée d'Esneh a suscité la jalousie de Louise Colet, et de cela la *Correspondance* nous apporte maints témoignages. Il faut donc bien faire place à Kutchiuk-Hânem dans l'histoire sentimentale de Flaubert. Et, d'ailleurs, ces lignes de son carnet de voyage n'y invitent-elles pas? Elles ont été écrites en quittant la maison de la danseuse égyptienne, et, à quatre-vingts ans de distance, elles rendent encore un son de nostalgie qui en dit long sur la tendre nature de notre impassible romancier :

Quelle douceur ce serait pour l'orgueil si, en partant, on était sûr de laisser un souvenir, et qu'elle pensera à vous plus qu'aux autres, et que vous resterez en son cœur! (23)

Je sais bien qu'il y a le mot *orgueil*; mais le fait même

(22) *Notes de Voyage*, aux dates du mercredi 6 mars et du samedi 6 avril 1850. — *Correspondance* : Lettres des 12, 13 mars et 4 juin 1851.

Cf. Auriant : *Histoire de Safta, dite Koutchouk-Hanem, almée d'Esneh* (Les Marges, juin 1926). On trouvera dans cet article toute la bibliographie relative à cet épisode. Flaubert écrit indifféremment Rouchouk-Hânem ou Rouchouk; Bouilhet intitule son poème Kuchiuk-Hanem (*Festons et Astragales*). Ce nom signifie Petite Princesse (et non Petite Rose, comme l'a dit Du Camp). Quant au mot « almée », il vient de l'arabe almeh, savant, et est devenu, dans la bouche des Francs, le synonyme de « gaziès », nom par lequel on désignait les danseuses prostituées.

(23) *Notes de voyage*, 6 mars 1851. — Cette phrase ne se trouve point dans le texte publié par les Marges (juillet 1910). Elle a été ajoutée par Flaubert après son retour, lorsqu'il a recopié ses notes.

d'éprouver un regret de cette nature ne semble-t-il pas plus important que la forme de son expression?... Et c'est là vraiment un de ces traits de caractère, un de ces « normandismes » que Flaubert reconnaissait, dont il s'accusait volontiers :

Si tu savais, écrit-il à Du Camp après le retour, si tu savais tous les brouillards qui me flottent dans la cervelle!... C'est un supplice... J'ai traîné cela partout, en tout, à travers tout, au collège, à Paris, à Rouen, sur le Nil, dans notre voyage. Nature nette et précise, tu t'es souvent révolté contre ces *normandismes* indéfinis, que j'étais si maladroit à excuser (24).

« Normandisme », sans doute, cette mélancolie où Flaubert s'attarde au souvenir de l'almée, et qui fait le fond de la poésie de Bouilhet :

— Dans ta maison d'Esnié, que fais-tu maintenant,
Brune Kuchiuk Hânem, auprès du fleuve assise?

.

— Mais une ombre obscurcit ton regard éclatant :
Tu te sens dans ton cœur triste comme une veuve,
Et tu penches la tête, écoutant... écoutant
Passer le bruit lointain des canges sur le fleuve.

La pièce est fort belle (25). Rapprochez ces vers du fragment détaché des *Notes de Voyage*, cité plus haut, et vous comprendrez l'émoi de Louise Colet; elle connaissait les « normandismes » de son amant, et celui-ci protesta sans la convaincre : « C'est de la poésie, et pas autre chose! », dit-il de la pièce de Bouilhet; et de Kutchiuk-Hânem elle-même :

Elle n'a rien éprouvé au moral, j'en répons, et au physique même j'en doute fort. Elle nous a trouvés de fort bons *carvadja* (seigneurs), parce que nous avons laissé là pas mal

(24) Lettre à Du Camp, 21 octobre 1851.

(25) Cf. Ed. Maynial : *Flaubert et son milieu*, chap. Ier. On y trouvera d'ingénieuses remarques sur ce sujet.

de piastres, voilà tout... La femme orientale est une machine, et rien de plus (26).

L'homme d'Occident aime rêver et, pour mieux entretenir sa nostalgie, prêter à autrui ses propres sentiments : Flaubert reste si bien occupé de Kutchiuk-Hânem — la Petite Princesse — qu'il prête à Salammbô plus d'un trait noté d'après l'almée d'Esnèh. Il suffit de rapprocher les pages du carnet de voyage du début du roman carthaginois pour voir ce que la fille d'Hamilcar doit à Safia (27).

Celle-ci, avant de venir en exil à Esnèh, avait été, nous dit Auriant, l'idole des pachas et des beys les plus puissants du Caire. Elle devint, après avoir fait tourner bien des têtes (dont celle d'un Anglais qui voulut l'épouser), la favorite d'Abbas Pacha, le propre petit-fils de Méhémet-Ali. Et ce fut l'origine du surnom donné à Safia, Kutchiuk-Hânem, la « petite Princesse ». Mais un jour, Abbas la renvoya. Safia vendit alors à un brocanteur un narguilé. Abbas, traversant le souk, reconnut son présent dédaigné, fit saisir Safia, et de sa propre main lui administra deux cents coups de courbache sur le derrière, puis l'exila. Elle s'en fut à Esnèh, sur le Nil, dans la Haute Egypte, où déjà s'étaient retirées les autres almées chassées du Caire par Méhémet-Ali. Esnèh devait à ces femmes sa prospérité. Safia y fut reçue en princesse. Sa maison devint pour les riches voyageurs, les pachas et les beys en tournée, un lieu de délices dont ils rêvaient. Elle s'enrichit, fut pillée par des soudards albanais, refit sa fortune, et quand Abbas eut péri étranglé, elle revint au Caire et y mourut...

Tout le récit de Flaubert est confirmé, jusqu'en ses moindres détails, par Auriant : la femme au mouton,

(26) Lettre à Louise Colet du 27 mars 1853.

(27) Et peut-être la Zoraïde Turc de *l'Education Sentimentale* n'est-elle, comme le propose Auriant, qu'une réincarnation de Kutchuk-Hânem (Supplément du *Figaro*, 23 juillet 1927).

qui allait parlementer avec les *réïss* (patrons des cages) pour attirer les voyageurs étrangers, la description des danses, les détails donnés sur les musiciens. Tout cela laissait un souvenir bien vif à Flaubert, et plus même qu'on n'en emporte à l'ordinaire de ces sortes d'aventures. Repassant à Esneh quand il redescendit le Nil, Flaubert revit Safia. Et dans une lettre à Bouilhet, datée du 4 juin 1850, il avoue :

Ç'a été triste. Je l'ai trouvée changée... Je l'ai regardée longuement, afin de bien garder son image dans ma tête... J'ai bien savouré l'amertume de tout cela; c'est le principal, ça m'a été aux entrailles.

Le goût lui en reviendra plus d'une fois, il se plaira même à savourer souvent son amertume : Kutchouk-Hânem, la petite almée, prendra place dans cet « herbier sentimental » où pâlissent de tendres fleurs (28).

IV

Un instant, peut-être, au début de leur liaison, Flaubert crut avoir trouvé en Louise Colet une âme à la mesure de la sienne, parce qu'il avait trouvé en elle une ardeur amoureuse pareille à son propre désir (29). Mais, bien vite, il comprit ce qui les séparait. Pourtant, il voulut se donner l'illusion d'une entente impossible et le malentendu, au contraire, s'aggrava. Leur accord reposait sur une erreur, et, de ce fait, leur liaison était précaire : le miracle est qu'elle ait pu durer si longtemps.

Elle commença en juillet 1846. Pendant un séjour à Paris, Flaubert rencontra celle qu'on appelait alors « la

(28) « Pourquoi ai-je une envie mélancolique de retourner en Egypte, et de remonter le Nil, et de revoir Ruchouk-Hânem? », écrit-il le 14 novembre 1850 à Louis Bouilhet. Et il ajoute : « C'est égal, j'ai passé là une soirée comme on en passe peu dans la vie. Du reste, je l'ai bien sentie! »

(29) Cf. René Dumesnil : *En Marge de Flaubert*, p. 145 (Librairie de France, in-12, 1928).

Muse ». Il venait de traverser les plus dures épreuves, de perdre, en trois mois, son père et sa sœur. Il était triste et las, et Le Poittevin, son frère d'élection, précisément allait quitter Rouen pour habiter Paris après avoir épousé Mlle de Maupassant. Il avait plus que jamais besoin de tendresse. Un soir de juin, Pradier le présenta à Louise Colet : « Voilà un grand garçon qui veut faire de la littérature. Vous devriez lui donner des conseils (30). » Le grand garçon était beau; il plut fort à la Muse. Un mois plus tard, ils étaient amants; mais ce ne fut pas elle qui lui donna des conseils littéraires...

Louise Colet habitait rue de Sèvres, en face de l'Abbaye au Bois, la maison qui est aujourd'hui voisine de l'Hôtel Lutetia. Ce n'était point le hasard qui l'avait amenée tout près de Mme Récamier, mais une amitié intéressée. Née le 15 septembre 1810 à Aix-en-Provence, où son père était directeur des Postes, elle était la cadette de sept enfants. Par sa mère, elle était apparentée aux de Servanne qui possédaient un château où elle vint habiter en 1824. Dix ans plus tard, sa mère mourait. Elle s'en fut à Paris, dévorée du désir de publier. Elle avait épousé un musicien, Hippolyte Colet, premier grand Prix de Rome et professeur au Conservatoire.

Un an après son arrivée à Paris, elle publie un volume de vers, *Les Fleurs du Midi*, qui obtient quelque succès. En 1838, elle rencontre Victor Cousin. Le philosophe s'amourache de la belle poétesse, et, pendant seize ans, s'emploie à la servir. Louise, désormais, se voit ouvrir les journaux, les revues, les salons. Le 30 mai 1839 l'Académie Française couronne *Le Musée de Versailles*,

(30) Cf. René Descharmes, *loc. cit.*; Maynial, *loc. cit.*; Mirecourt, *Les Contemporains* (N° 83, *Louise Colet*, Havard, 1857. — *Id.*, *ibid.*, 1869. — Félix Chambon, *Deux Passions d'un philosophe* (Annales Romantiques, juin 1904). — Léon Séché : *Alfred de Musset* (Mercure de France, tome II, chap. VII), 2 vol., 1907. — Jules Belleudy : *La Muse Provençale cinq fois couronnée : Louise Colet. Tablettes d'Avignon*, août-septembre 1928. — J. de Mestral-Combremont : *La belle Madame Colet, déesse des Romantiques*, Fontemoing, 1913.

un long poème insipide, première récompense à celle qui va collectionner les prix académiques. Dans ses *Guêpes*, Alphonse Karr l'égratigne : *La Piqûre du Cousin* est une allusion fort claire (et d'un goût contestable) aux relations de la belle et de l'académicien. Pour se venger, Louise fait emplette d'un couteau de cuisine et le va planter dans le paletot du libelliste. On la compare complaisamment à Lucrece, à Charlotte Corday : c'est tout ce qu'elle veut. Mais Alphonse Karr, pour toute vengeance, suspend le couteau dans son antichambre au-dessus d'une pancarte où on lit : « Donné par Mme Colet... dans le dos! »

La *Presse* publia en feuilleton *La Jeunesse de Mirabeau* qui fit accuser Louise Colet de plagiat. Mais tout servait à sa renommée : un admirateur fanatique, le docteur Quesneville, prit à ses frais, en 1842, l'édition à vingt-cinq exemplaires (« autant que l'auteur comptait d'émules en Europe ») des vers de la poétesse. Cousin la présenta, vers ce temps, à Mme Dupin, qui l'introduisit près de Mme Récamier. Et bientôt elle sut attirer chez elle, de l'autre côté de la rue de Sèvres, les hôtes illustres de la divinité à son crépuscule. Entre temps, elle avait publié des drames, des études historiques, des romans et d'innombrables vers. Il n'entre pas dans mon dessein de retracer en détail la carrière littéraire de la « Muse ». Il importe seulement de montrer qu'au moment où Flaubert la voit, elle est à l'apogée de sa gloire. Mais en même temps on aperçoit bien tout ce qui doit séparer ces deux êtres (31).

(31) On a cité cent traits montrant le singulier caractère de Louise Colet et ce que nous appellerions aujourd'hui son *arrivisme*. En voici un, qui est peu connu, et que Paul Ginisty a rapporté dans les *Débats* du 5 octobre 1906, sous le titre : *Le Second Mouvement* :

« Le hasard me mettait dans les mains ces jours-ci une lettre assez piquante de M. Cousin relative à un accès de fierté de la poétesse Louise Colet. Pour être agréable au philosophe qui, comme on sait, s'intéressait particulièrement à cette femme de lettres, le Directeur des Beaux-Arts, Cavé, lui avait octroyé une pension. Ne fut-elle pas donnée avec assez de formes? L'auteur des *Fleurs du Midi* la refusa sèchement par une lettre

Louise Colet eut de nombreuses aventures : elle mérita les sarcasmes de Banville et cette épitaphe composée par Du Camp :

Ci-git celle qui a compromis Victor Cousin, ridiculisé Alfred de Musset, vilipendé Gustave Flaubert et tenté d'assassiner Alphonse Karr. *Requiescat in pace!*

Lorsque Cousin avait appris la tragi-comédie du coup de couteau, il n'avait pu retenir ce calembour qui peint l'irascible Louise mieux que de longs commentaires :

Maxime mulier sum, sed sicut vir ago!

Femme, elle l'était à l'extrême, et dans tout l'éclat d'une beauté blonde (32) lorsque Flaubert la vit. Ce fut, certes, un admirable couple, on ne peut mieux assorti physiquement, — on ne peut plus disparate moralement. Pourtant ils se donnèrent quelques mois l'illusion de l'amour.

Mais ce fut bientôt lui qui donna les conseils — et même les leçons. La plupart ne furent pas suivis; beaucoup même ne furent pas compris. Il en résulta des brouilles, des disputes. Les premières éditions de la *Correspondance* les laissaient deviner; les dernières, plus complètes, les précisent. Mais nous ne savons pas tout

assez impertinente de ton, développant de hauts principes de dignité littéraire. Seulement, le lendemain, elle se repentit de l'avoir envoyée. M. Cousin, averti, fut d'autant plus bouleversé qu'il était accoutumé d'avoir de sages principes d'économie. Ce fut une amusante comédie que celle des stratagèmes employés pour rattraper cette lettre dans les bureaux du ministère. Mais il était trop tard, et M. Cousin écrivit à Cavé avec une inquiétude perçant sous le tour enjoué du billet : « J'ai dit à Mme Colet que c'était une belle folie. Elle en convient et me charge de vous prier de regarder sa lettre comme non avenue. Vous conviendrez qu'il y a des traits plus raisonnables que celui-là, mais j'en estime davantage le caractère de cette belle dame. » Dans l'impatience de l'amnistie de cet éclat d'orgueil contraire à ses intérêts, Louise Colet, accompagnée de son protecteur, rendait visite au Directeur et non seulement reprenait sa pension, mais en obtenait l'augmentation.

(32) On en disputa en mars 1926, à propos de *La Vie amoureuse de Musset* où Maurice Donnay parlait de « beauté brune, comme Musset les aimait ». J'ai vu de mes yeux, au fond de la cassette qui contenait les lettres de Flaubert à Louise Colet et les reliques de la « Muse » (mules, mouchoir, bouquet fané), des boucles d'un blond cendré.

le secret de ces fâcheries et de ces raccommodements. Ce ne seraient que ragots si la littérature n'y était mêlée : Flaubert fit pour Louise Colet toutes sortes de choses inattendues d'un homme aussi farouchement indépendant : corrections à des vers de Louise (avec Bouilhet, *La Paysanne*, *L'Acropole d'Athènes*, *Pradier*, *la Servante*), démarches pour lui faire obtenir des récompenses académiques, etc..., et on trouve dans ses lettres mille détails qui nous le montrent gentiment occupé de rendre service à sa maîtresse. On y trouve même la preuve qu'il écrivit pour elle des articles de modes :

A propos de ton journal, sais-tu, lui écrit-il le 19 février 1854, ce que j'ai lu ce matin à mon réveil dans le *Journal de Rouen*? Ton article de dimanche dernier. On m'apporte ladite feuille pliée de telle façon que la première chose qui frappe ma vue est le nom de ce « bon Léonard (33) ». Je jette les yeux sur le reste, et je reconnais la chose. Tout y est, depuis Mme Récamier jusqu'aux fleurs d'eau, froides au toucher comme les nénufars. Est-ce singulier, et combien les braves rédacteurs du *Journal de Rouen*, pillant de droite et de gauche, se doutent peu qu'ils m'envoient mes phrases ! Cela m'a fait repasser tout dimanche dernier. Je me sentais encore au coin de ton feu, gêné par mon pantalon, mon rhume et mon habit, tout en devisant avec cette estimable Lageolais qui a décidément une boule fort excitante.

Et en *post-scriptum* :

Rien du Crocodile... Envoie les quatre prospectus à la fois. Ce sera pour moi le moyen de faire qu'ils ne se ressemblent pas. Et dis-moi quand est-ce qu'il faut que cela soit prêt?

C'est clair : articles de modes, poèmes pour les concours académiques, et même prospectus, ce bon Flaubert rédigeait, rédigeait... Mais le « Crocodile » demande une explication.

(33) Léonard, nous apprend Descharmes, était un tapissier en renom établi dans l'immeuble même qu'habitait jadis Mme Récamier, rue de Sèvres. L'article reproduit dans le *Journal de Rouen* du 19 février 1854 avait paru sous le titre *Modes de Paris*, en fin de feuilleton théâtral.

Ce surnom désigne Victor Hugo, alors en exil; il eût été fort imprudent de le nommer, car Louise Colet et Flaubert s'étaient chargés de déjouer les ruses de la police impériale et de faire passer au poète une correspondance qu'ils ne pouvaient, sans danger, confier à la poste. Il n'est pas impossible que les amis anglais de Flaubert, les Collier et les parents de l'institutrice de sa nièce, aient tenu, eux aussi, un rôle dans cette organisation clandestine. Biré, dans son *Victor Hugo avant 1830*, rapporte une anecdote qui nous donne le mot de l'énigme : à l'Académie, Victor Hugo vota contre Sainte-Beuve, son ancien ami, et fut pourtant obligé, comme directeur, de lui souhaiter la bienvenue le 27 février 1845. Chateaubriand, assistant à la séance, ne put entendre ce discours sans se rappeler les paroles de Chactas : « Le cœur le plus serein en apparence ressemble au puits de la savane; la surface en paraît calme et pure, mais quand vous regardez au fond du bassin, vous apercevez un large crocodile que le puits nourrit dans ses eaux (34). »

Flaubert avait lié connaissance avec Hugo (nous le savons par une lettre à sa sœur) en janvier 1843, chez Pradier. Louise Colet était entrée en rapports avec le poète lorsque celui-ci, spontanément, défendit devant l'Académie le poème *La Colonie de Mettray*, dont le sujet avait été mis au concours en 1851. Elle le remercia; le coup d'Etat les sépara; ils correspondirent. Louise Colet, flattée sans doute de tenir un rôle important auprès du grand homme, composa pour lui une véritable gazette qui le mit au fait des nouvelles et des potins littéraires. Dans une lettre du 17 novembre 1852, elle parle à Victor Hugo de Bouilhet et de Flaubert :

Bouilhet, un jeune poète, auteur de *Melaenis* publié dans *la*

(34) Cf. Victor Hugo et Louise Colet : *Lettres Inédites*, Revue de France, 15 mai et 1er juin 1926. — R. Dumesnil : *Correspondance entre Victor Hugo et Louise Colet*, Les Marges, 15 août 1926.

Revue de Paris, et Gustave Flaubert, qui sera un jour un grand prosateur, deux nobles jeunes gens fiers et indépendants, aimant l'art avec frénésie, et qui se feraient tuer pour votre gloire... Monsieur votre fils m'a promis de me revoir; je lui parlerai de ces deux nobles jeunes gens qui travaillent dans la solitude et qui vous aiment si passionnément. Je l'engagerai lorsqu'il passera en Normandie à s'arrêter quelques instants dans la ravissante propriété de M. Flaubert, sur les bords de la Seine, à Croisset. Il vous apportera un écho du culte qu'on a là pour vous.

On pourrait croire, à lire ces lignes, que Louise Colet connaissait vraiment la « ravissante propriété » de Croisset. Elle fut dévorée du désir d'y aller et d'être présentée à la mère de Flaubert. A quatre ou cinq reprises dans la *Correspondance* on trouve des pages entières consacrées à lui démontrer l'impossibilité de cette rencontre. Le refus de Flaubert l'humiliait. Elle ne voulait pas comprendre les raisons qu'il invoquait. Ce fut une des causes de leurs brouilles, et, finalement, de la rupture.

Mme Roger des Genettes (que l'on appelait « la Sylphide », et dont Bouilhet fut fort épris) a laissé du salon de la rue de Sèvres cette description :

Michel de Bourges, J. Favre, Eugène Pelletan, Théodore Bac, Emile de Girardin, les deux fils Hugo, François et surtout Charles, qui apportaient là un rayon de la gloire paternelle, enfin Greppo lui-même (35) y coudoyaient MM. Patin et Villemain, Babinet et Alfred de Vigny, Gérôme au début de sa renommée et Préault en pleine possession de la sienne, Félicien David, le ténor Gueynard, Azvédo, Malitourne, Pierre Dupont, qui chantait surtout ses *Bœufs*, encore dans leur popularité. Pradier y était venu beaucoup. Peyrat y venait encore. Antony Deschamps y avait amené Champfleury,

(35) Jean-Louis Greppo, contremaitre dans un tissage lyonnais, prit part aux journées de 1830, 1832, 1834, fut élu représentant du peuple en 1848, fit partie du Comité du Travail à la Constituante, et fit une opposition constante au chef du pouvoir exécutif, dont il demanda la mise en accusation, lors du siège de Rome par l'armée française. Menacé de la déportation, il fut exilé après le coup d'Etat du 2 décembre.

et j'y ai dîné plus d'une fois entre Alfred de Musset et le capitaine d'Arpentigny; un peu plus tard, j'y rencontrai encore Louis Enault, tout heureux de son récent succès de *Christine*, et Leconte de Lisle, que ses *Poèmes antiques* venaient de mettre en renom. Cousin y était reçu dans la journée; et le député Bancel attendait que le philosophe fût parti pour se présenter à son tour (36)...

Louise Colet eut avec Musset une aventure assez ridicule. Cela date de 1853 : présentée à l'auteur des *Nuits* par le physicien Babinet, elle reçut la visite du poète qui se montra fort galant. Elle en écrivit aussitôt à Flaubert un récit circonstancié. Puis il y eut des rendez-vous au clair de lune; et un soir, tandis qu'il reconduisait la Muse en voiture, Musset fut si pressant que Louise, indignée, ouvrit la portière, et, au risque de se faire écraser, se jeta dans la rue. Naturellement, elle narra cette histoire tout aussitôt à Flaubert et la conta à qui voulait l'entendre. Elle joua la comédie de la fidélité. Elle dressa Flaubert contre Musset. Et pourtant, ce fut Flaubert qui, un peu plus tard, essaya par tous les moyens d'empêcher Louise Colet d'insulter Musset dans un poème, la *Servante*, où elle le représentait sous les traits les moins flatteurs. On trouve de nombreuses allusions à tout cela dans la *Correspondance*. Mais, Dieu sait pourquoi, on n'y trouve point une lettre essentielle pour la juste appréciation du débat, et que les éditeurs ont négligé de reproduire. Flaubert a toutes sortes de raisons de n'aimer point Musset (ses théories d'art ne peuvent se concilier avec celles du poète qui a dit :

Vive le mélodrame où Margot a pleuré!

et puis l'aventure du fiacre est encore présente à son esprit). Et pourtant, il prend parti pour Musset contre Louise Colet, et il écrit :

J'ai à te dire des choses intimes. Tu vas te révolter. Mais

(36) *Quelques lettres de Mme Roger des Genettes*, Paris, Rouquette, 1894. (P. 6. Lettre à M. Edmond P., 15 mai 1876.)

je serais une canaille si je dissimulais ma pensée. La voici, ma pensée! Cette œuvre n'est pas publiable *telle qu'elle est*, et je te supplie de ne pas la publier. Pourquoi insulter Musset? Que t'a-t-il fait? Est-ce que ça te regarde? Qui donc nous a sacrés censeurs?... Soyons indulgents. Gardons nos fautes pour nous. Espères-tu le corriger? Ce pauvre garçon n'a jamais cherché à te nuire. Pourquoi lui rendre un mal plus grand que celui qu'il t'a fait? Pense à la postérité et contemple la piètre mine qu'y font tous les insulteurs de grands hommes. Quand Musset sera mort, qui saura qu'il s'est saoulé? La postérité est très indulgente pour ces crimes-là. Elle pardonne presque à Jean-Jacques d'avoir mis ses enfants à l'hôpital; et puis, en quoi cela nous regarde-t-il? *De quel droit? Ce poème est une mauvaise action*, et tu en as été punie, car c'est une mauvaise œuvre. Tâche de lire mes notes froidement. Si elles t'indignent trop, garde ces pages et relis-les dans six mois, un an (attends pour publier) et tu verras que je ne suis que juste... Tu as écrit tout cela avec une passion personnelle qui t'a troublé la vue sur les conditions fondamentales de toute œuvre imaginée. L'esthétique est absente... Tu as fait de l'art un déversoir à passions, une espèce de pot de chambre où le trop-plein de je ne sais quoi a coulé. Cela ne sent pas bon. Cela sent la haine!

Ainsi, je trouve cette œuvre mauvaise d'intention, méchante et mal exécutée...

Et s'il répondait, par hasard? S'il faisait rien qu'une chanson qui te couvrit de ridicule? Rappelle-toi la malheureuse histoire du couteau, et combien cela t'a nui! Il faut bien te dire toutes ces choses, quoiqu'à l'heure qu'il est je doive en être rouge! Mais tu ne profites de rien. Tu prends la vie à rebours et tu fais des confusions perpétuelles de la vie et de l'art, de tes passions et de ton imagination, qui nuisent à l'un et à l'autre.

Sois sûre que ce que je pense, d'autres le pensent et n'osent te le dire.

Supplie Babinet ou Delisle [Leconte de Lisle], ou plutôt tous les deux, de lire *chez eux* ton poème (ne leur donne pas mon commentaire si tu veux) et de te dire ensuite bien franchement, et sur leur honneur, ce qu'ils en pensent sous le

rapport de *la convenance* et de *l'exécution*. Fais cela sincèrement et sans quêter d'éloges : tu verras ce qu'ils répondront. — et qu'ils me remercieront ensuite de t'avoir donné ce conseil... (37)

Cette lettre est datée : nuit de lundi à mardi, 2 h. Croisset. Elle est antérieure au 15 janvier, puisque, ce jour-là, Flaubert écrit à Louise Colet (fâchée qu'il lui ait parlé de la vieille histoire du couteau) pour expliquer ce qu'il a voulu dire :

Si tu avais eu toujours pour conseillers des gens d'un sens pratique aussi bourgeois que moi, et que tu les eusses écoutés, il y a bien des choses qui t'arrivent et qui ne t'arriveraient pas (38).

Naturellement, Louise Colet ne voulut pas comprendre. Trois mois passèrent. Des scènes violentes mirent aux prises les deux amants. Louise vint à Croisset, voulut forcer la porte qui demeurait close. Mme Flaubert dut intervenir. En 1856, Louise Colet se vengea en publiant *Une Histoire de Soldat*, qui est un récit de ses amours, où Flaubert est peint sous les traits peu flattés d'un personnage nommé Léonce. Enfin, en 1859, elle publia *Lui*, où l'on retrouve Léonce, plus malhonnête encore, et où Musset — *lui* — fait figure de goujat. Les autres personnages sont Villemain (Duchemin), Alfred de Vigny (Germiny), Antony Deschamps (Delmart), Pierre Leroux (Ledoux), Mérimée (Labaumée), Sainte-Beuve (Sainte-Rive). *Lui* n'est pas sans talent. Louise Colet n'était point sans valables griefs : de rapides entrevues à Mantes, quelques jours moins brefs à Paris, c'est tout ce que Flaubert, rivé à sa tâche, lui donnait. On comprend, après tout, ces lignes de *Lui* :

Quand je me retrouvai dans mon cabinet [après le départ

(37) On ne sait pourquoi cette lettre est demeurée jusqu'à ce jour inédite, alors qu'on a publié toutes celles qui, par l'ordre arbitraire dans lequel on les disposa, risquaient de faire croire à la haine de Flaubert contre Musset.

(38) Publiée dans la seconde édition Conard (1927), IV, 11.

d'Albert, c'est-à-dire de Musset] prenant la plume pour écrire à Léonce, sa belle et chère image agrandie par la solitude dans laquelle il vivait, chassa bien vite, de son regard calme, l'image agitée d'Albert. Il n'avait pas, lui, de ces inquiétudes et de ces transports d'enfant. L'amour l'éclairait sans le brûler : c'était la lampe de son travail nocturne, la récompense de sa tâche accomplie. Oh! voilà le véritable amour, me disais-je : fort, radieux, certain de lui-même et persistant sans altération quoique séparé de l'être aimé! C'est ainsi que, dans l'excès de mon amour, je blasphémai l'amour même : l'amour exigeant, fantasque, anxieux, emporté, tel qu'Albert l'avait ressenti dans sa jeunesse et dont l'écho se réveillait en lui. Est-ce que l'amour véritable peut être tranquille, résigné, exempt de désir? Impétueux seulement dans certains jours de l'année et relégué le reste du temps dans une case du cerveau? O pauvre Albert, dans ta folie apparente, c'est toi qui aimais, toi qui étais inspiré de la vie! L'autre, là-bas, loin de moi, dans son orgueil laborieux et l'analyse éternelle de lui-même, il n'aimait point! L'amour n'était pour lui qu'une dissertation, qu'une lettre morte (39)!

Nous sommes tentés de protester : pour nous, ces deux volumes de *Correspondance* adressée par Flaubert à Louise Colet ne sont point des « lettres mortes ». Mais nous n'en jugeons évidemment pas de son point de vue.

En vérité, il y avait entre eux trop de différence pour qu'il pût aimer d'elle autre chose que la beauté de son corps. Mais il fit d'elle sa confidente, et c'est au fond, le meilleur titre de Louise Colet à l'immortalité (40).

RENÉ DUMESNIL.

(39) *Lui*, roman contemporain, par Louise Colet. — Librairie Nouvelle, 1860. P. 66.

(40) Flaubert ne put même se retenir de lui avouer, à plusieurs reprises, son amour pour Mme Schlesinger, dont il se garda bien de prononcer le nom : « Je n'ai eu qu'une passion dans ma vie, j'avais quatorze ans... » — « O Louise, je vais te dire un mot dur, et pourtant il part de la plus intime pitié : si jamais vient à t'aimer un pauvre enfant qui te trouve belle, un enfant comme je l'étais, timide, doux, tremblant, qui ait peur de toi, et qui te poursuive, sois bonne pour lui, ne le repousse pas, donne-lui seulement ta main à baiser. Il en mourra d'ivresse. Perds ton mouchoir, il le prendra, il couchera avec, il se roulera dessus en pleurant. » Louise avait raison d'être jalouse des « fantômes de Trouville ».